

25 septembre 2020 Temple Neuf (Matin)

Croire est un art
Le projet Ars-Bene-Credendi-auClimont

<i>Quatre expressions latines</i>	2
<i>1. Ecclesia Semper Reformanda</i>	2
<i>2. Ars Bene Dicendi</i>	4
<i>3. Ars bene inveniendi</i>	6
<i>4. Ars bene vivendi</i>	8
<i>Pour conclure</i>	10

Ars Bene Credendi. Pourquoi parler latin au Climont ?

Tout d'abord, parce qu'une certaine étymologie – un peu sauvage, il est vrai – fait dériver le nom « Climont » du latin *clivus montis*, la pente de la montagne.

Deuxièmement, si le latin a sa place au Climont, il ne l'a pas moins au cœur du protestantisme. Le catholicisme n'a pas le monopole du latin, comme on a tendance à le croire. Ce qu'on peut considérer comme un des principes centraux de la Réforme se dit en latin. *Ecclesia semper reformanda est*. L'Église demande toujours à être réformée. Ce principe est crucial pour le projet *Ars Bene Credendi*. Nous croyons effectivement que, aujourd'hui, le temps est mûr pour expérimenter une « réforme de la Réforme ». Cela n'est pas prétentieux. Il ne s'agit pas d'inventer une nouvelle forme du christianisme. Il s'agit tout simplement d'offrir à la tradition chrétienne, plus précisément à sa branche protestante, de nouvelles formes. Car elle est souffrante, cette tradition. Nous l'avons entendu ce matin. Elle est aussi en déficit : déficit de spiritualité, de créativité et de communauté.

Et troisièmement : *Ars Bene Credendi* se dira peut-être, à l'avenir, « ABC-du-Climont ». Il semble que nous soyons en train de perdre l'art de croire. Peut-être prend on le croire trop au sérieux. On en a fait un ensemble de savoirs, sur Dieu, sur son Fils, sur la Rédemption ou sur la

Fin des temps. Mais, c'est notre conviction, le croire n'est pas uniquement un savoir, même pas un savoir manqué qui attend toujours sa confirmation finale par une connaissance absolue et certaine. Le croire n'est pas un savoir, il est un faire. Et pour pouvoir le faire, il faut *savoir faire*. L'ABC-du-Climont veut plutôt promouvoir un croire qui se crée en croyant, non pas en offrant un mode d'emploi, clé-en-main, mais comme expérience à partager et à co-crée. On peut apprendre les lettres de l'alphabet, mais pour apprendre à les utiliser, pour en faire des phrases, il faut parler, communiquer, écrire, rencontrer et inventer.

Or, dans ce qui va suivre, j'aimerais vous amener un peu dans quelques arrières-pensées qui nous ont inspirés et conduit à vous proposer le projet *Ars Bene Credendi*. On va le faire au moyen de plusieurs expressions latines, donc préparez-vous !

Quatre expressions latines

Il y a d'abord ce principe déjà nommé : *Ecclesia semper reformanda*. Ce principe implique un retour aux sources et aux origines du christianisme. Il y a ensuite l'arrière-fond d'*Ars Bene Credendi* : l'*Ars Bene Dicendi*, autrement dit la rhétorique. J'aimerais vous montrer rapidement comment notre projet s'enracine dans une tradition oubliée par la théologie, la tradition de la rhétorique classique. Troisièmement, *Ars bene credendi* aimerait se développer comme un *ars inveniendi* : développer la capacité d'inventer les lieux où chacun puisse trouver des ressources pour sa foi, de l'espoir pour son engagement, des histoires pour son imaginaire. Et enfin, le plus important, il y a l'*ars bene vivendi*, l'art de bien vivre, le savoir-vivre qui, dans ce monde en crise, sait faire vivre. Il s'agit de la vocation du projet *Ars Bene Credendi*. Il veut être une contribution, modeste, à un monde en crise, un monde qui s'est perdu dans des croyances multiples en ayant perdu la faculté de faire confiance.

1. Ecclesia Semper Reformanda

Avant de nous pencher sur cette étrange, et pour certains inquiétante expression *Ars Bene Credendi*, d'abord une petite réflexion sur la formule *Ecclesia semper reformanda est*. Comme on peut lire et relire des textes sacrés, des bons romans ou de la poésie, on peut relire et relire la tradition du christianisme, en le relisant en fait chaque fois à nouveaux frais. C'est chaque fois la même

chose sous une autre lumière, et donc jamais pareil, car chaque relecture est une modification, une innovation de cette tradition. Et comme la relecture permanente des Écritures, la Réforme a demandé de retourner aux origines.

Ainsi, il n'est pas étonnant qu'il existe une affinité élective entre l'esprit de la Réforme et l'Église primitive. Les réformateurs des quinzième et seizième siècles ont étudié les auteurs des premières générations avec grand intérêt. Quand Luther, Zwingli, Calvin, Menno ou Castellion se sont posé la question de savoir « comment réformer ? », et quand, suivant leur exemple, les réformateurs de la Réforme qui sont venus après ont suivi ce même chemin, ils effectuaient tous une stratégie pareille : reculer pour mieux sauter. Mais en faisant cela, qu'est-ce que les réformateurs ont espéré y trouver ?

Ils espéraient, sans doute, que retourner aux sources pourrait redonner vie à la foi. Parfois, leur quête nous semble un peu naïve. Nostalgique. Comme si l'Église pure se trouvait dans les rassemblements des fidèles du premier commencement. Et pourtant, cette nostalgie ne devrait pas nous tromper. Car dans l'Église primitive, on trouve une proto-Église qui, selon nos standards, ne mériterait même pas le nom « Église ». Ce qu'on y trouve, c'est la fraîcheur de l'indéfini. C'est une chose très importante. Retourner au début du christianisme, c'est tout sauf retourner à l'époque où les choses étaient encore claires. Tout au contraire. C'est retourner à l'époque où rien n'était encore décidé, figé, formaté. Rien, ou de toute façon très peu. Retourner vers l'Église primitive, c'est retourner vers la primitivité de l'Église. Vers son état de naissance. Et c'est cela qui inspire une nouvelle vie. *Ecclesia in statu nascendi*. C'est l'ouverture à l'indéfini qui nourrit la vie. Autrement dit : la vie, c'est l'ouverture à l'aventure.

Or nous sentons le besoin, aujourd'hui, de retourner, au moins en esprit, vers la condition d'expérimentation de l'Église primitive. Besoin d'ouvrir des portes pour la quête de sens qui habite notre monde moderne, comme l'a dit Christian Krieger dans le petit film que vous trouvez sur le site. Car aujourd'hui, les gens ont soif de sens, mais ils ne le cherchent plus là où ils le trouvaient encore hier. Albert Schweitzer, dans une conférence à Strasbourg – vous le trouvez également sur le site – était très lucide sur ce point. Soyons honnête : il se peut que la manière dont la tradition chrétienne s'articule ne soit plus recevable aujourd'hui. Inventons donc d'autres articulations. Et inventons-les en échange permanent avec ceux qui sont en recherche de sens dans leur langage à eux.

2. *Ars Bene Dicendi*

D'où vient ce nom, étrange, de notre projet au Climont ? *Ars Bene Credendi*, ABC-au-Climont ? Nous l'avons emprunté à la rhétorique. C'est-à-dire à cette manière de penser et de vivre qui était dominante, justement à l'époque où le christianisme était encore en train de s'inventer. Nous sommes aujourd'hui habitués et considérons donc comme normal que la théologie s'oriente par des argumentations empruntées à la dialectique philosophique et à la métaphysique. En fait, on prend « croire » comme un acte cognitif. On se demande comment *comprendre* une foi qui s'exprime par des formules souvent paradoxales : Dieu est trinitaire ; Il est Dieu et homme à la fois ; Il est omnipotent et laisse pourtant l'homme faire ses péchés ... La théologie servirait alors à trouver des solutions à ce genre de paradoxes. Ce qui fait que, souvent, la réflexion théologique a le caractère d'une apologie ou d'une théodicée. Nous sommes là pour justifier aussi bien la foi, qui parfois nous habite, que pour justifier Dieu qui, malgré son savoir et son pouvoir absolus, nous laisse errer dans nos catastrophes. Cette approche de la théologie, c'est l'approche qu'on devrait sans doute nommer « métaphysique ». Elle propose un type de vérité selon lequel une chose est vraie quand ce qu'on dit d'elle correspond à ce qu'elle est en réalité. La vérité est là où ce que je dis de Dieu correspond avec ce que Dieu est en réalité. Mais comment le savoir ? Grâce à la Révélation. Si Dieu s'est révélé dans la Bible, alors c'est là où l'on peut vérifier ce qu'on pense de Lui.

Pendant des siècles tout cela semblait évident. La théologie était la sœur de la métaphysique et sa conception de la vérité. Cependant, en reculant vers l'époque de l'Église primitive, nous allons découvrir autre chose. À savoir que ce n'était alors nullement clair. Disons que dans les troisième et quatrième siècles, la théologie s'est trouvée en face d'une bifurcation : à droite, effectivement, la voie de la métaphysique et sa philosophie de la vérité ; à gauche par contre, la voie de la rhétorique et sa philosophie. Qu'est-ce que la rhétorique ? C'est un art : l'art de bien parler, *ars bene dicendi*. Savoir bien parler, dans quel but ? Dans le but de faire l'éloge d'une personne ou de convaincre l'audience d'une conviction, d'une passion ou d'une foi qui t'habitent. Car la métaphysique peut bien penser en termes d'adéquation entre ce que nous pensons sur les choses et la manière dont les choses sont en elles-mêmes, pour pouvoir penser tout ça, il faut d'abord parler, c'est-à-dire communiquer, entrer en contact avec l'autre. La rhétorique s'occupait de cela. Aujourd'hui, dans des écoles de pensée philosophique, la notion de la rhétorique s'est élargie encore. Parler, dit-on, est un acte constitutif. En parlant, on fait apparaître une réalité qui sans parole ne pouvait pas être. Or cette rhétorique élargie et pragmatique-aura également son impact sur la théologie et sur les formes qu'elle est en train de prendre. Je pense ici aux penseurs comme

William James, John Austin, John Searle, mais aussi Chaim Perelman, Kenneth Burke et autres. Théoriquement, mais également pratiquement, il se peut que nous vivions un temps où l'herméneutique, c'est-à-dire la réflexion systématique sur l'interprétation des textes et des phénomènes, est en train de céder un peu de sa place prépondérante dans la théologie à la rhétorique élargie, la réflexion sur la manière dont nos mots font convertir nos réalités vécues.

Pendant longtemps, à l'époque du commencement tellement aimé par les réformateurs, la décision entre *métaphysique* et *rhétorique* n'était pas encore prise. Augustin lui-même hésite ouvertement. Tantôt il embrasse la rhétorique, sa manière de penser, ses raisonnements qui ne cherchent pas la vérité dure mais la vraisemblance, tantôt il la rejette, l'associant à une technique qui permet aux politiciens et juristes de mentir, de faire croire au public des choses auxquelles ils ne peuvent croire eux-mêmes. Sa mauvaise réputation, la rhétorique la doit à sa version appliquée. Mais il y a une rhétorique noble qui est elle aussi « art de persuader », mais pas coûte que coûte. Cette rhétorique noble respecte les consignes de l'éthique et de la sociabilité. Cicéron la formule, et Quintilien la répète : aucun rhéteur n'est capable d'influencer durablement son public, s'il s'appuie seulement sur des argumentations de vraisemblance. Il lui faut un caractère honnête, une dignité et une réputation qui le rendent crédible. Si, dans la vie pratique, la vérité pure n'est pas accessible, sa place sera occupée par deux catégories, celle de la *vraisemblance* et celle de la *véracité*, de ce qui est probable – au plus haut degré – et qui est sincère, authentique et fiable. Et même pour Augustin, « rhétorique » ne signifie pas seulement tordre la vérité. L'art de bien parler lui paraît indispensable justement pour l'institution de la vie communautaire chrétienne *in statu nascendi*. Savoir parler et convaincre, prier et prêcher, c'est également savoir pratiquer la sagesse pour le bien d'une communauté.

Ce que nous retenons de l'adage « semper reformanda » est une geste. Retourner aux origines du christianisme, cela nous fait découvrir la rhétorique comme modèle, comme paradigme potentiellement innovateur de la théologie. Si la métaphysique était le style de penser la religion comme une chose, la rhétorique devrait être le style de penser la religion comme une rencontre. Nous croyons effectivement que dans la crise d'aujourd'hui, c'est cette approche rhétorique qui peut nous guider pour revitaliser la tradition chrétienne. Non pas le combat métaphysique pour la vérité, mais la quête rhétorique du vraisemblable et de la véracité. *Ars bene credendi* est donc tout d'abord un paradigme pragmatique et communicationnel. Mais surtout, c'est une approche *inventive*.

3. *Ars bene inveniendi*

Une conséquence de ce changement de manière de penser en théologie est que le faire prime sur le savoir. Nous pensons que la quête spirituelle d'aujourd'hui est l'illustration parfaite de ce changement. La spiritualité, la religion ou la foi ne dépendent plus d'une confession bien établie, définie selon certains principes, organisée selon certaines normes. La sécularisation allait de pair avec à la fois une désinstitutionalisation et une individualisation. Comme l'a dit Jean-Paul Willaime, on est passé d'une religion par héritage vers une religion de choix. L'individu choisit sa religion. J'aimerais pousser un peu plus loin cette observation car, à mon avis, elle compte encore trop sur la disponibilité des religions comme « unités » identifiables sur le marché. L'individu ne choisit pas seulement sa religion, il choisit ce qu'il veut pratiquer comme fidélité spirituelle et il choisit ce qu'il veut croire comme conviction personnelle. Autrement dit, d'une religion par héritage – je crois ce qui m'a été transmis –, on est passé à la religion par choix – je choisis ma confession – pour arriver, aujourd'hui et demain, à une *religion par invention* : je crois ce que je « veux » croire. Pourtant, il faudrait éviter de prendre ce « vouloir » du « vouloir croire » de façon volontariste. Il ne s'agit pas d'un vouloir organisé selon une finalité bien précise et bien décidée. Le « vouloir croire » n'est pas l'acte du sujet moderne, architecte de son propre système de sens, désigner de sa propre spiritualité. Tout au contraire, la volonté de croire est un jeu subtil entre l'activité de l'*homo faber*, celui qui réalise selon ce qu'il pense, et l'*homo experiens*, celui qui s'organise pour être surpris par ce qu'il arrive. « Arrive-t-il ? », telle était la phrase-clé par laquelle Jean-François Lyotard caractérisait, dans son livre *Le Différend* (1984), la posture de l'homme dite « post-moderne ». Cette question est également celle du quêteur de sens à notre époque où les traditions perdent leur évidence et où il ne suffit plus de compter sur leur autojustification rationnelle. S'organiser pour qu'arrive le « déclic », le « insight », l'idée lumineuse ou l'intuition motivante : telle est la façon dont, aujourd'hui, la religion apprise et comprise est en train de se transformer en spiritualité vécue et vivifiante.

Or, le titre de notre projet *Ars Bene Credendi* veut aussi faire écho à cela, à cet art de poser la question du « arrive-t-il ? ». Les rhéteurs l'apprenaient à leurs élèves : l'art de bien inventer, l'*ars inveniendi*. Dans nos oreilles modernes, « invention » sonne comme « création ». C'est trop mécanique. Pour les anciens, elle était cela aussi, mais seulement dans un deuxième temps. *Invenire*, c'était trouver des lieux communs, des arguments ou des pensées, des exemples ou des adages, des gestes ou ornements de style, qui « parlent ». Après l'invention, il y avait l'*ordo* : la

technique de les organiser pour en construire un discours, un livre, un raisonnement, bref : une conviction. Pour trouver ces lieux d'invention on peut chercher partout. Dans la philosophie, la religion, la politique, les arts, la poésie, le théâtre. Or, pour l'instant, nous avons inventé pour le projet *ABC-au-Climont* quatre lieux communs qui demandent chaque leurs déclinaisons spécifiques : *nature, arts, réflexion et spiritualité*.

Dans les premiers siècles, on ne trouve pas une Église pure. Ce qu'on trouve, c'est une Église ouverte, indéfinie, curieuse et communicante, cherchant à s'identifier, cherchant ce qu'elle croit quand elle dit de croire. Si vous lisez Lactance, par exemple, un Père de l'Église contemporain d'Augustin et lui-même professeur en rhétorique, vous voyez combien il s'était ouvert à sa culture « païenne » ambiante pour faire l'apologie de sa foi et même, parfois, pour continuellement (ré)inventer son christianisme. Car il est clair que si vous empruntez par exemple à Homère des images pour expliquer le sacrifice salutaire effectué par le Christ, vous êtes en train de construire *un certain christianisme*. Vous êtes en train d'inventer le langage de la foi et donc sa réalité effective, c'est-à-dire l'imagerie qui fait qu'elle puisse travailler votre esprit et préparer votre vocation vitale.

Nous l'avons déjà vu : « reculer pour mieux sauter », selon le principe de la Réforme *semper reformanda* – chaque fois à nouveau à reformer – cela n'implique pas la volonté de trouver quelque croyance sûre et « encore » pure. Tout au contraire. C'est pour y retrouver « l'esprit de natalité », pour citer Hannah Arendt. C'est-à-dire l'esprit innovateur, esprit de curiosité, d'hospitalité, d'inventivité et de créativité. L'esprit d'expérimentation spirituelle. La quête spirituelle de ce qui fait vivre, quête de se faire surprendre et inspirer. Chercher, de cette façon, la surprise tonifiante en spiritualité, cela demande entre autres le courage et la volonté d'entrer en contact des cultures ambiantes. On entend souvent dire qu'aujourd'hui le christianisme se laisse trop influencer par le débat interreligieux, qu'il est trop accueillant pour le bouddhisme, par exemple, ou pour le judaïsme, quand il s'agit de l'exégèse biblique. Évidemment, tout cela se discute. Mais il ne faut jamais oublier que ce même christianisme qui, aujourd'hui, a peur de perdre son identité dans le pluralisme des rencontres, ce christianisme est *né* dans le pluralisme et grâce au pluralisme. Autour de son lit de naissance le multiculturalisme et la multi-religiosité avaient leurs mots à dire. La naissance du christianisme est hybride : un peu de gnose, avec un peu de religion de mystère, de stoïcisme, de légalisme romain, beaucoup de judaïsme et une forte influence philosophique. Il les a accueillis, toutes ces sources d'inspiration et tous ces vocabulaires ; ils l'ont formé à ce qu'il est aujourd'hui : cette religion toujours en vadrouille, cette identité jamais accomplie mais toujours à faire et à refaire.

4. *Ars bene vivendi*

Quatrième résonnance : notre *Ars Bene Credendi* devrait finalement conduire à l'*ars bene vivendi*, l'art de bien vivre. C'est un art, qui s'apprend en l'exerçant. Les rhétoriciens, qui étaient également des moralistes, savaient cela. Ils s'inspiraient des anciens philosophes grecs et romains, par exemple des épicuriens avec leur manière de vivre la vie en jouissance, des stoïciens et leur austérité, ou encore des platoniciens et leur mystique ou leur scepticisme existentiel spirituel. Or, tous ces courants ont influencé le christianisme dans ces années de sagesse. Comme la philosophie, la spiritualité chrétienne était vécue surtout comme une pratique, une manière de vivre, un *modus vivendi* ou une manière de chercher le bonheur. Ni la philosophie, ni la religion, à l'époque de l'Église primitive, ne donnaient la priorité à la théorie. Penser et croire, c'étaient des « arts de vivre ».

Qu'est-ce que pourrait être aujourd'hui le « bien croire » dans l'*ars bene credendi* ? Est-ce ce « croire » qui ne s'attache pas aux contenus, mais qui signifie uniquement « avoir confiance » ? Cette option est séduisante. Elle a bonne presse. Le mot « confiance » résonne partout. « Avoir confiance » serait comme le mot magique pour répondre aux grandes crises de notre modernité. Le psychologue l'avance en prêchant qu'il faut avoir « confiance en soi ». Les politiciens la réclament en s'attaquant au gouvernement qui n'a plus leur « confiance ». Et Darty, l'hypermarché du bien-être électronique la propose, quand vous hésitez à acheter : il vous offre un « contrat de confiance ». N'est-ce pas une bizarrerie ? N'est-ce pas la convergence de deux concepts qu'il faudrait justement tenir à l'écart l'un de l'autre ? La confiance qui a besoin d'un contrat, qu'est-ce qu'elle vaut ? On a confiance, justement en absence de contrat. On a confiance en quelqu'un. C'est un acte affectif, réflexif, éthique. Non pas juridique. (Inversement, imaginons un contrat, qui ne serait pas basé sur la confiance en l'ordre sociétal. Une confiance en l'état de droit et en l'ordre juridique qui – normalement, dans des démocraties qui fonctionnent – fait partie de notre identité, de notre responsabilité de citoyen.)

Le slogan publicitaire de Darty est symptomatique de la crise de notre société, crise qui s'affiche comme une perte de confiance généralisée. C'est comme si nous étions en train de perdre *le don de faire confiance*. Sur internet, nous enregistrons nos échanges... car nous pourrions en avoir besoin en cas de litige juridique. Et en même temps, nous faisons peut-être *trop confiance*. Nos

données privées sont captées par de grandes entreprises commerciales. Nous continuons à faire confiance en un système économique dont les effets néfastes s’inscrivent – et sont déjà lisibles – dans les icebergs qui ont commencé à fondre.

Prenons un exemple. Il y a seulement quelques années, je trouvais un certain plaisir à expliquer la route à nos visiteurs au Climont. Demander d’où l’on vient et vers où on va, prendre soin du trajet du passager, c’est ce qui a structuré les rapports interhumains depuis toujours et dans toutes les cultures. Les récits comme l’Odyssée, la Bible ou les Vedanta, mais aussi les romans de voyage en parlent. Demander conseil, donner un conseil, ce sont des actes qui s’appuient sur la confiance et qui, dans leur effectuation, confirment dans la majorité des cas cette confiance. Ce que j’observe, aujourd’hui, c’est que mes amis me disent encore à peine au revoir, à travers la fenêtre de leur voiture. Au lieu d’un adieu, je vois comment ils manipulent leur GPS, comment leur co-pilote est en train de faire la même chose sur son portable, et je les vois partir. Sans un mot, souvent sans tourner la tête. (Heureusement, je constate avec un certain plaisir amer qu’il leur arrive encore parfois de prendre fausse route, malgré leur équipage télématique !) Dans nos sociétés hyper-technologiques, la confiance est en train de se déplacer vers l’anonymat. Ce qui était toujours une affaire du vis-à-vis est en train de s’évaporer, de devenir abstraite. Dans ce sens, nous pouvons même dire, paradoxalement, le contraire : on fait trop confiance, c’est-à-dire trop aveuglement.

De l’*ars bene vivendi*, la langue française a gardé un souvenir dans l’expression du *bon vivant*. N’est-il pas étrange, et dommage, qu’on parle bien du « bon vivant », mais jamais du « bon croyant » ? C’est pourtant cette « bonne croyance » dans laquelle résonne le cœur du bon-vivant, que le projet *ABC-au-Climont* aimerait promouvoir. Le lieu se prête à y offrir une ambiance où l’on pratique l’art de bien vivre dans la simplicité de la rencontre, de la parole échangée et d’une confiance à l’autre, c’est-à-dire à ce partenaire qui, par son unicité humaine, peut nous surprendre. On ne prévoit pas un centre thérapeutique. Si l’expérience partagée de l’inventivité a un effet thérapeutique, c’est évidemment un grand cadeau. *ABC-au-Climont* chercherait plutôt à faciliter un lieu du retour en arrière, du reculer pour mieux sauter. Retrouver, expérimenter, partager l’esprit de vivre dans une communauté éphémère, nourri par des rencontres inopinées et par des gestes écologiques ou artistiques, réflexifs ou spirituels, tel sera la vocation d’*ABC-au-Climont*. Le projet veut inviter au ressourcement et à la rencontre, parce que nous sommes convaincus que le *savoir vivre* aujourd’hui s’apprend et s’exerce en communauté.

Pour conclure

Les quatre sentences latines convergent plus ou moins dans ce qui se cache derrière le nom du projet ABC-au-Climont : *ars bene credendi*. Dans l'histoire des écrits théologiques ou religieux, je ne connais que deux auteurs qui parlent d'un tel « art de croire ». Tous les deux, d'ailleurs au seizième siècle et tous les deux ils l'utilisent de façon ironique et critique. D'abord, Castellion (1515-1563), opposant de Calvin qui l'a véhément critiqué pour ce qu'il dit du meurtre de Servet. (« Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme ! ») Il écrit *L'art de douter et de croire, d'ignorer et de savoir*. Ensuite, il y a ce texte, peu connu, d'un certain Gothofredus Valleus, c'est-à-dire Geoffroy Vallée. Il publie sous le titre *Le fléau de la foi* son traité athéiste, réédité comme *l'Ars nihil credendi* au début du dix-huitième siècle. Le franc-parler de Geoffroy Vallée n'est pas très apprécié. Il est brûlé en 1574.

Ars Bene Credendi prétend avec modestie avoir pour vocation d'offrir une contribution, modeste, à un monde en crise, un monde qui s'est perdu dans des croyances multiples en ayant perdu la faculté de faire confiance. Bref, ce monde ne sait plus croire, et parce qu'il ne sait plus, il croit tout et son contraire : le capitalisme, le dogmatisme, le scientisme, la technologie, le progrès etc. Le problème d'aujourd'hui n'est pas que nous ne croyions plus. Le problème est que nous croyons trop, sans savoir croire. On a oublié que le croire requiert entraînement et entretien. Que le *credo* chrétien qui commence par ce « je crois », est peut-être une erreur. Que croire est une affaire du collectif. Que je crois uniquement par le biais de l'autre. Il dépend de moi, de ma crédibilité, que l'autre puisse croire ou non. Et il dépend de toi, de ta crédibilité, que moi, je puisse encore avoir foi en l'humanité de l'homme. Car, au bout de compte, c'est ça, le « croire chrétien » : malgré tout ne pas perdre l'espoir en pratiquant l'amour.

Chris Doude van Troostwijk,

Temple Neuf, Strasbourg, 25 septembre 2020